

## LES CONCEPTS NEUFS DE L'EMPEREUR

**Pascal Engel**

**P.U.F.** | *Revue philosophique de la France et de l'étranger*

**2011/2 - Tome 136**  
**pages 231 à 245**

**ISSN 0035-3833**

Article disponible en ligne à l'adresse:

-----  
<http://www.cairn.info/revue-philosophique-2011-2-page-231.htm>  
-----

Pour citer cet article :

-----  
Engel Pascal , « Les concepts neufs de l'empereur » ,  
*Revue philosophique de la France et de l'étranger*, 2011/2 Tome 136, p. 231-245.  
-----

Distribution électronique Cairn.info pour P.U.F..

© P.U.F.. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

## LES CONCEPTS NEUFS DE L'EMPEREUR

Il est intéressant de confronter, près d'un siècle après *L'évolution des idées générales* de Théodule Ribot (1897), et dans la revue qu'il a fondée, deux ouvrages sur les concepts, l'un écrit par une psychologue, l'autre par un philosophe<sup>1</sup>. Le contraste est saisissant.

Il n'y a peut-être pas de notion plus omniprésente chez les philosophes et les psychologues que celle de *concept*. Mais les interrogations des uns et des autres ne se recourent pas toujours<sup>2</sup>. Les philosophes se demandent ce que sont les concepts. Des idées ou des représentations ? Des mots ? Des entités abstraites ? Des symboles concrets ? Des images ? Des significations ? Comment ils se forment : par abstraction à partir du sensible, ou bien à partir d'un ensemble inné de concepts primitifs ? Ils se demandent ce qui distingue les percepts des concepts, comment ceux-ci entrent dans des propositions et jugements vrais ou faux et comment ils peuvent se combiner de manière à produire des pensées nouvelles. Ils se demandent quelle est la relation des concepts aux choses, ce qu'ils dénotent – des choses, des propriétés ? – et comment ils dénotent – par l'intermédiaire de descriptions ou bien par un ancrage direct dans les choses ? Ils s'interrogent aussi sur la nature des entités abstraites : s'il faut être platoniste, nominaliste ou conceptualiste.

1. Cette revue critique porte sur :

1) Susan Carey, *The Origins of Concepts*, Oxford, Oxford University Press, 2009, X-598 p. (« Oxford Series in Cognitive Development »), 50 \$.

2) Jocelyn Benoist, *Concepts. Introduction à l'analyse*, Paris, Cerf, « coll. Passages », 2010, 203 p., 19 €.

2. Pour une excellente présentation, voir Annalisa Coliva, *I concetti*, Carocci, 2004. Pour des analyses récentes de ces questions, voir le volume de *Dialectica* 64, 1, 2010 (éd. E. Lalumera). J'ai discuté certains de ces sujets dans *Philosophie et psychologie*, Paris, Folio Gallimard, 1996, ch. 4.

*Revue philosophique*, n° 2/2011, p. 231 à p. 245

Les psychologues quant à eux ne s'intéressent pratiquement pas aux questions ontologiques. Ils partent du principe que les concepts sont des représentations mentales. Mais ils divergent quant à savoir si celles-ci sont symboliques, iconiques ou autres (schèmes). Ils s'intéressent à la discussion épistémologique qui oppose les innéistes aux empiristes. L'un de leurs points de départ est la conception empiriste des concepts comme représentations issues des sensations, selon un modèle que critiquait déjà Frege, celui de la composition des éléments chimiques<sup>1</sup>. À ce modèle correspond ce qu'on appelle souvent la conception « classique » des concepts, selon laquelle un concept est entièrement défini par les traits nécessaires et suffisants qui en déterminent l'extension. C'est celle que défendaient les positivistes logiques, qui divisaient les concepts en concepts empiriques construits par combinaison à partir d'éléments primitifs perceptifs ou sensoriels d'une part et en concepts conventionnels donnant lieu à des jugements analytiques d'autre part.

Cette conception fut battue en brèche du côté philosophique par Wittgenstein et Waismann, pour qui nombre de concepts ont une « texture ouverte » qui n'en permet pas la définition, puis par Quine qui contesta la division analytique/synthétique et celle du conceptuel et de l'empirique, enfin par les théories de la référence de Kripke et de Putnam, qui nient que la référence des termes singuliers et des noms d'espèce soit déterminée par des propriétés identifiantes. Du côté des psychologues, les travaux de Rosch, Smith et Medin ont montré que la conception classique ne pouvait pas s'appliquer aux concepts comme catégories (plante, animal, oiseau, etc.), qui répondaient plutôt à des prototypes déterminant la référence de manière variable<sup>2</sup>. Mais, comme le note Carey (p. 498), les psychologues ont eu tort de réduire le problème des concepts à celui de la catégorisation. Si les concepts sont des prototypes aux contours flous, comment expliquer que deux personnes puissent partager, par exemple, le concept de chien, et entrer en désaccord à son sujet ? La théorie des prototypes rend également mystérieux le fait qu'on puisse apprendre un concept, et elle tend à confondre les concepts avec l'ensemble des croyances que nous avons au sujet de leurs référents, ce qui la rend dangereusement holistique (si votre concept de chien inclut tout ce que vous croyez potentiellement sur les chiens, sur

1. Sur l'histoire de cette métaphore au XIX<sup>e</sup> siècle, voir E. Picardi, *La chemica dei concetti*, Il Mulino, 1994, dont j'ai rendu compte, « The psychologist's return », *Synthese*, 115, 1998, p. 375-393.

2. E. Smith et D. Medin, *Categories and concepts*, Cambridge, MIT Press, 1981.

les animaux, sur les mammifères et ainsi de suite, comment peut-on isoler la contribution de votre concept de chien à vos pensées sur les chiens, et comment deux individus peuvent-ils penser à des chiens si toutes leurs croyances divergent ?<sup>1</sup>.

Susan Carey est unique parmi les psychologues américains. *The Origins of Concepts* (TOC), issu de ses conférences Jean Nicod et de trente années de discussions en psychologie et en philosophie, est un livre impressionnant. Formée, comme la plupart des psychologues développementalistes, dans la tradition piagétienne, elle est aussi profondément influencée par la tradition chomskyenne innéiste. Le problème principal qu'elle se pose est le suivant : comment, dans le cours du développement intellectuel, les enfants acquièrent-ils de nouvelles ressources représentationnelles et, en particulier, de nouveaux concepts ? De trois choses l'une : ou bien il n'y a pas réellement acquisition de représentations nouvelles et les étapes du développement ne sont que des traductions d'un stock primitif immuable (solution innéiste), ou bien les représentations se forment par combinaison à partir de primitifs sensoriels (solution empiriste), ou bien les représentations se construisent par modifications successives à la fois sur une base innée et au cours du développement (solution développementale mixte).

Carey consacre son premier chapitre à une charge contre les théories empiristes des concepts, principalement celles de Piaget et de Quine. Outre les objections classiques adressées (il est impossible de dériver la plupart des concepts de primitifs sensoriels ou moteurs), Carey rejette la thèse empiriste selon laquelle les primitifs ne sont pas conceptuels mais perceptuels. Elle soutient qu'il existe un stock initial de représentations *conceptuelles* innées, produites par l'évolution, ce qu'elle appelle le *noyau cognitif* (*core cognition*), permettant de représenter des objets et des relations causales et spatio-temporelles, mais aussi les actions, les buts et les interactions entre agents. Comme la plupart des innéistes, elle est mentaliste et admet que les concepts sont des structures *de la pensée* qui préexistent à celles du langage. Contre Quine, pour qui les enfants au stade prélinguistique n'ont pas les concepts associés à la quantification (ceux d'objet, d'individu, d'identité et de nombre), elle montre, reprenant ici les riches travaux expérimentaux qu'elle a menés avec Elisabeth Spelke et Karen Wynn

1. Voir en particulier J. Fodor et E. Le Pore, *Holism: a Shopper's Guide*, Oxford, Blackwell, 1991.

notamment<sup>1</sup>, que ces concepts existent bien à ce stade. Contre Piaget, qui parle de stade préopérateur et soutient que ces notions ne sont pas acquises avant l'adolescence, tous ces travaux ont montré que les bébés de moins de six mois ont une sensibilité forte aux nombres<sup>2</sup>.

Cela veut-il dire que les enfants *possèdent* les concepts d'objet, d'agent ou de cause ? La réponse, qui nous met au cœur du problème, est complexe. D'un côté, les représentations du noyau cognitif ressemblent à celles de la perception et des systèmes sensoriels – elles sont relativement modulaires, rapides et automatiques, et proviennent d'« analyseurs d'inputs innés » qui ne peuvent pas être le produit d'un apprentissage. Nombre d'entre elles sont, selon Carey, essentiellement iconiques (non propositionnelles et analogues – en particulier celles de l'espace). De l'autre, elles sont aussi conceptuelles, parce qu'elles impliquent des inférences et un accès au moins partiel des enfants à leurs représentations (en tout cas au-delà de deux ans). Tout en admettant que la *core cognition* est innée (au sens où elle ne fait pas l'objet d'un apprentissage), Carey rejette la seconde branche de l'alternative, qui voudrait que le système conceptuel de l'enfant soit entièrement inné. La version la plus caricaturale et absurde (TOC p. 508-513) de cette thèse est celle de Fodor : *tous* les concepts lexicaux (y compris ceux de *sèche-cheveux* ou de *ticket électronique* !) sont innés et *atomiques*, c'est-à-dire indéfinissables en termes d'autres concepts<sup>3</sup>. L'argument principal de Fodor s'appuie sur la compositionnalité de significations : puisque le contenu de *Marie aime Jean* doit être construit à partir de celui de *Marie*, de *Jean* et *aime* et que ces derniers concepts ne peuvent être appris sur la base de primitifs, alors ils sont innés. Ce qui n'empêche pas Carey de rejeter la thèse plus faible selon laquelle des définitions primitives sous-tendent les concepts lexicaux.

Carey propose une version de la troisième stratégie : les concepts propres au noyau cognitif (objet, cause, agent, nombre) se développent et se modifient à partir du noyau initial. Elle le montre longuement à propos du concept de nombre (ch. 8-9). Bien qu'elle refuse ce qu'elle appelle le « déterminisme quinien », c'est-à-dire la thèse selon laquelle les concepts ne proviennent *que* du langage et de l'acculturation, Carey admet que l'apprentissage du langage, et

1. Voir notamment E. Spelke *et al.*, « Origins of Knowledge », *Psychological Review*, 1999, p. 605-632, K. Wynn, « Addition and subtraction in human infants », *Nature*, 35, 1992, p. 749-750.

2. Voir S. Dehaene, *La bosse des maths*, O. Jacob, 1997.

3. J. Fodor, *Concepts: Where cognitive science went wrong*, Oxford University Press 1998.

particulièrement des quantificateurs, joue un rôle dans le développement des concepts numériques (et c'est notamment ici qu'elle se départit de son mentalisme). Elle défend la thèse d'une discontinuité. Le problème est alors de savoir comment les représentations nouvelles émergent des anciennes. Elle en rend compte par un processus de « *bootstrapping* » dont elle emprunte l'idée à Quine : les anciennes représentations, associées à d'autres, se transforment et l'enfant en construit de nouvelles à partir de ses ressources existantes, comme, selon la métaphore de Neurath, on reconstruit son bateau en pleine mer. Ce processus, nous montre-t-elle à partir d'exemples empruntés à l'histoire des sciences (Darwin, Kepler, Maxwell, ch. 10 et 11), ne peut qu'être associé à des *théories* et à des holismes locaux entre concepts. À partir d'un ensemble partiel de symboles numériques, par exemple, l'enfant en vient à construire la série des entiers. Ici Carey retrouve un certain nombre des intuitions piagétienne, mais elle admet aussi en partie la thèse, défendue par des auteurs comme Alison Gopnik, selon laquelle l'enfant se comporte comme un « petit savant », construisant, par exemple, le concept de *poids* à partir de celui de *densité*<sup>1</sup>. Carey ne soutient cependant pas que les systèmes de représentations initiaux et ultérieurs soient incommensurables, à l'instar des théories associées à des paradigmes au sens de Kuhn. Mais elle admet des incommensurabilités locales (p. 471).

Dans les deux derniers chapitres de TOC, Carey examine les implications de sa théorie. Comme la plupart des psychologues, elle tient les concepts pour des représentations mentales. Mais elle refuse l'idée, défendue dans la tradition par Occam et aujourd'hui par Fodor<sup>2</sup>, selon laquelle les concepts sont des symboles d'un langage intérieur de la pensée. Certains concepts sont associés à des symboles linguistiques explicites, mais pas tous. Certains sont des représentations de type images, quasi perceptuelles et largement innées. Le contenu ou la signification des concepts est fixé, selon Carey, par un double facteur : d'une part, le rôle conceptuel ou inférentiel, qui correspond au contenu « étroit » ou interne, d'autre part, les relations causales avec l'environnement, qui correspond au contenu « large » ou externe (et fixé, selon elle par une sémantique informationnelle du type de celle de Fodor et de Dretske<sup>3</sup>). Les concepts ne sont donc ni des

1. Alison Gopnik & Andrew Meltzoff; *Words, Thoughts and Theories*, Cambridge MA, MIT Press, 1997.

2. Sur Occam, voir Claude Panaccio, *Les mots, les concepts et les choses*, Montréal-Paris, Bellarmin-Vrin, 1992.

3. Voir en particulier F. Dretske, *Explaining Behaviour*, MIT, 1988, et P. Jacob, *Pourquoi les choses ont-elles un sens ?*, O. Jacob, 1997.

catégories prototypiques définies par les relations holistiques au sein d'un système, ni des symboles atomiques, mais plutôt des *marque-place* (p. 529), des structures fonctionnelles et inférentielles qui se construisent au cours du développement. Bien sûr le psychologue doit faire appel à une inférence à la meilleure explication pour postuler la réalité des structures en questions, mais il n'a pas de meilleur choix à proposer.

La richesse exceptionnelle du livre de Carey tient au fait qu'elle est capable de combiner, en s'appuyant sur une masse de travaux expérimentaux, les points de vue de la psychologue développementaliste et une réflexion philosophique de premier plan, qui lui permet de dialoguer avec la plupart des conceptions les plus influentes du xx<sup>e</sup> siècle<sup>1</sup>. Ce livre est une somme qui force l'admiration, et il devrait pour longtemps inspirer la recherche sur les concepts en sciences cognitives et en philosophie.

Ce n'est pas dire que la théorie des concepts de Carey soit sans problèmes. Si elle donne ce qui me semble être à ce jour la conception la plus plausible du développement conceptuel, son œcuménisme, qui lui permet de combiner un noyau innéiste avec une théorie développementale, laisse pendantes certaines questions relatives à la nature du processus de *bootstrapping* quinien. La description qui en est donnée reste métaphorique et mystérieuse, malgré les exemples qu'elle emprunte à l'histoire des sciences. N'y a-t-il pas une tension entre les éléments innéistes et les éléments empiristes que l'on veut combiner ? Si l'analyse des discontinuités dans l'apprentissage des nombres (chap. 8 et 9) est impressionnante, y a-t-il des discontinuités aussi fortes pour l'acquisition d'autres concepts, comme ceux, par exemple, qui forment la base de ce qu'on appelle la « théorie de l'esprit » chez les enfants (sur laquelle les avis divergent beaucoup) ?

La notion même de concept qu'emploie Carey court le risque d'être un peu trop pluraliste : tantôt les concepts sont des représentations isolables (symboles ou images), tantôt ce sont des rôles causaux et inférentiels, tantôt ce sont en fait des *théories* (p. 530). À la suite de Kripke et de Putnam, elle admet que les contenus des concepts ne sont pas entièrement « dans la tête » et ont leur référence fixée par des traits environnementaux, mais elle n'explique pas la sémantique bifactorielle qu'elle adopte, reconnaissant qu'il s'agit, de sa part, d'un « article de foi » (p. 523). On peut se demander si cette variété des

1. Carey n'est pas toujours très au fait de l'histoire de son sujet : dans son chapitre sur la causalité elle fait de Maine de Biran un contemporain de Michotte (p. 217).

notions de concept – qui n'est pas propre à Carey, mais que l'on retrouve dans toute la littérature actuelle en sciences cognitives – n'en rend pas impossible la définition, voire, n'autorise pas un argument éliminativiste au terme duquel il n'y aurait *pas* de « concepts » au sens d'une notion unifiée. Cette conclusion est peut-être légitime si l'on tient les concepts, comme une bonne partie de la tradition en psychologie, pour des catégories<sup>1</sup>. Mais elle ne l'est pas, à mon sens, s'agissant de la conception développementale. Carey montre que les concepts sont des structures fonctionnelles, qui ne se prêtent pas à des définitions en bonne et due forme, mais qui sont le produit d'une inférence à la meilleure explication. Sans doute sa position est-elle difficile à tenir, parce qu'elle refuse l'idée que pour chaque type de concept (comme *cause* ou *nombre*) il y ait un substrat représentationnel unique et invariable dans tout le développement. Il n'en reste pas moins que l'étude développementale permet de suivre le *profil* causal et fonctionnel de ces concepts, qui sont bel et bien des entités réelles dans l'esprit.

Une autre difficulté, cette fois épistémologique, porte sur la nature de la *core cognition*. Il ne s'agit pas, nous dit Carey, d'un *savoir*, parce que les représentations qui forment le répertoire cognitif de base ne sont pas nécessairement véridiques et ne sont donc pas à ce titre des connaissances (p. 10). Ce qui justifie en partie cette thèse est le fait que la plupart des représentations du noyau cognitif ne sont pas des croyances (il paraît bizarre de dire que l'enfant *croit* qu'il y a, par exemple, telles relations de distance entre des objets) et que ce sont au mieux des bases cognitives pour ce qui sera plus tard, au cours du développement, des théories de l'enfant, dont certaines seront peut-être réfutées. Elle nous dit préférer ne pas parler de « connaissance » parce que ce terme implique trop : que les représentations soient véridiques et garanties. Mais à l'instar de Spelke, Carey emploie souvent le terme de *core knowledge* (p. 87, 111, 112, 113, 115, 198, 166, 198, 266, 461-462). À juste titre, à mon sens, car même si les représentations en question ne sont pas *propositionnelles*, ni au sens strict vraies, elles doivent bien être, d'une manière ou d'une autre, correctes, puisqu'elles ont été sélectionnées par l'évolution et permettent à l'enfant de développer avec succès d'autres représentations plus théoriques et susceptibles de guider son orientation cognitive

1. C'est la conclusion de certains enthousiastes du nihilisme conceptuel disciples de Stephen Stich, comme E. Machery *Doing without concepts*, Oxford, Oxford University Press, 2009, nihilisme qui n'est pas sans rapport avec la thèse contextualiste radicale examinée ci-dessous.

et pratique. De plus, elle admet que le changement conceptuel est un accroissement du savoir (même si, insiste-t-elle, le changement conceptuel est distinct du changement de croyances). Carey renâcle à user du terme de « connaissance » car, nous dit elle, la connaissance est, selon la définition classique, la croyance vraie justifiée (p. 116). Mais il lui serait parfaitement loisible de défendre une conception externaliste et fiabiliste de la connaissance, dans le genre de ce que Ernest Sosa appelle la « connaissance animale » pour la distinguer de la connaissance « réflexive » – ce qui cadrerait bien, avec sa conception du développement conceptuel reposant sur des représentations largement implicites et non accessibles<sup>1</sup>. Elle a donc tort, à mon avis, de refuser cette notion. Quoi qu'il en soit, elle livre ici un ouvrage sur les origines du *savoir*, dont l'intérêt pour la théorie de la connaissance contemporaine est incontestable<sup>2</sup>.

Quiconque ouvrira après celui de Carey le livre de Jocelyn Benoist aura quelque mal à ne pas constater un chiasme. L'auteur de ce livre semble si étranger – ou si indifférent – aux questions dont j'ai donné une liste sommaire au début de cet article qu'on peut se demander si le titre *Concepts* (curieusement indéfini entre l'article défini et l'article indéfini, comme s'il ne s'agissait que de *certain*s concepts) ne relève pas de la pure et simple homonymie. Benoist fait de toute évidence partie de ces auteurs pour qui parler de représentations mentales est un peu comme prononcer les mots « nichons », « bite » ou « con » devant un ministre presbytérien. Il tient pour acquis que toute psychologie des concepts renvoie nécessairement à un univers de représentations privées, évanescents et subjectives. L'ensemble du livre de Carey et des travaux de psychologie cognitive montrent exactement le contraire. Bien qu'il soit conscient d'écrire dans un contexte philosophique postfrégéen dominé par les travaux de Dummett, Evans, Mc Dowell ou Peacocke, il ne fait aucun effort pour nous en expliquer les enjeux et ne nous livre que des bribes de ces discussions. Il fait comme si ses lecteurs français les avaient depuis longtemps digérées et étaient enfin passés à cette autre chose que ce

1. E. Sosa, *A Virtue Epistemology, Apt Belief and Reflective Knowledge*, Oxford, Oxford University Press, 2007.

2. J'ai moi-même défendu la thèse selon laquelle les travaux de Carey et Spelke peuvent être recrutés au service d'une conception externaliste de la connaissance, proche de celle de Williamson. Voir P. Engel « What can epistemology learn from psychology? », *Rivista de filosofia neoscolastica*, XCIV, oct.-déc. 2002, 4, p. 725-740, et « Taking seriously knowledge as a mental state », in C. Penco, M. Beaney & M. Vignolo (eds), *Mental processes: Representing and Inferring*, Newcastle-upon-Tyne, Cambridge Scholars Press, 2007.

livre semble appeler de ses vœux, mais dont on peine à déterminer ce dont il peut bien s'agir.

Il est certain, bien plus en philosophie qu'en psychologie, que le style, c'est l'homme. Celui de Jocelyn Benoist est pompeux (« Il y a jugement là où intervient une certaine forme de risque cognitif », p. 50), abscons (« Le concept est en un certain sens ce qui intervient au-delà de la simple rencontre pour, comme on le dit parfois dans un lexique terriblement équivoque, lui donner une signification, la caractériser comme la rencontre d'une certaine chose, qualifiée et distinguée comme telle », p. 45 ; « Les concepts n'ont pas de vue de derrière sur leur finitude », p. 155) et prudhommeque (« le concept est là où ça pense », p. 125). Il est aussi péremptoire, donneur de leçons, dogmatique, dramatique et surtout évasif, particulièrement lorsqu'il s'agit des thèses qu'il rejette (« selon une certaine philosophie », « selon une bien mauvaise philosophie », sans qu'on nous dise laquelle) et, plus gênant, des thèses qu'il propose (presque toutes sont *modulo* l'adverbe « en un certain sens »). Loin de trouver le moi haïssable, il affecte un ton familier et égotiste qui ne nous épargne aucun détail des lieux et des personnes qu'il fréquente, de ses voyages (il est vrai que de nos jours le tourisme a envahi la philosophie) et surtout de ses aventures culinaires et gustatives, pour mieux montrer qu'il n'est de concepts qu'incarnés (*Gradisca* !). Comme le mulot de la fable qui se vantait de sa généalogie, il parle incessamment de ses amis philosophes dont il conte mainte prouesse. Sans doute parce qu'il appartient à cette école qui assigne à la philosophie un objectif essentiellement thérapeutique aspirant à remettre la « paix dans nos pensées », il considère que la « question des concepts » suscite notre « détresse » (p. 42), le sentiment de notre « dénuement » (p. 43), notre « inquiétude » (p. 74), voire notre « angoisse » (p. 24), mais il fait peu pour calmer celle de ses lecteurs que l'obscurité de son propos rendrait perplexes. Ce livre a beau être sous-titré « introduction à l'analyse », on aura du mal à y trouver la moindre analyse. Que ce genre de style *hit and run* assorti d'un *handwaving* permanent soit fort prisé dans nos Écoles, et qu'il relève de cette manière française que Ribot, citant Cicéron, décrivait jadis comme *ad impellendum satis, ad edocendum parum*, ne l'en rend pas moins détestable<sup>1</sup>.

1. T. Ribot, « Philosophy in France », *Mind*, II, 1877, p. 366-388, tr. tr. in *Revue d'histoire des sciences humaines*, 2, 2000, p. 107-123. Il est surprenant de voir combien la philosophie en France, à plus d'un siècle de distance, a peu changé.

Si l'on essaie cependant de faire abstraction de ces *captationes malevolentiae* et d'extraire du texte quelque chose qui ressemble à des thèses, trois thèses principales semblent se dégager (on s'excusera de s'exercer à ce que, dans le milieu auquel il s'adresse, on appelle avec mépris une « mise à plat »).

(i) Les concepts ne sont ni des représentations mentales, ni des mots, ni des entités abstraites ; ce sont des « structures de la pensée » (p. 125), qui sont constituées par des capacités (p. 142) associées à des « normes mentales » nécessairement flexibles, relatives, liées à nos intérêts pratiques et de nature sociale (p. 133).

(ii) Les concepts et leurs usages sont essentiellement contextuels et variables, et malgré leur prétention à la généralité et au regroupement d'instances sous une règle, ils sont nécessairement situés et circonstanciels, « sensibles aux occasions », et de ce fait, nécessairement indéterminés.

(iii) Le contenu de la perception est conceptuel : il y a des concepts indexicaux, comme « cette table », « cette odeur », « ce goût de citron ».

Bien que Benoit nous présente ces thèses comme des avancées théoriques significatives et inédites, elles sont, pour quiconque fréquente un peu la philosophie contemporaine ailleurs qu'en Gaule, fort discutées et loin d'aller de soi. Le mode d'argumentation adopté ne rend pas aisé leur saisie, car il raisonne, à la manière des wittgensteiniens, sur le mode suivant : telle théorie T au sujet d'une propriété P traite celle-ci comme étant de type K, mais c'est une erreur de catégorie ou un non-sens grammatical, par conséquent T n'est pas une théorie de P. Mais l'erreur de catégorie en question est le plus souvent simplement décrétée<sup>1</sup>.

Commençons par (ii). Inspiré de Wittgenstein relu par Charles Travis, le contextualisme radical, dans sa version sémantique, dit que le sens d'une phrase n'est pas constitué par ses conditions de vérité et que le sens des expressions qui la composent est foncièrement indéterminé. La contrepartie de cette thèse pour les concepts – mais Benoit, en bon wittgensteinien, fait comme si tout ce qui est vrai des mots l'était aussi des concepts et des pensées, ce qui est loin d'aller de soi – est qu'ils sont eux aussi nécessairement vagues et indéterminés. Il peut y avoir des petits gratte-ciel, des cochons volants, du *pecorino di capra* II

1. Sur ce type de raisonnement, voir D. Marconi, « Can there be a Scientific Theory of Vision? Hacker against Marr », in Coliva & Picardi (eds.), *Wittgenstein today*, Padoue, Il Polografo, 2004, p. 319-337, et mon article « The trouble with Wittgenstein's naturalism », *Rivista di estetica*, XLVII, n° 34, 2007, p. 11-26.

s'ensuit, nous dit-on, qu'il y a une plasticité essentielle de nos concepts. On ne voit pas pourquoi, puisqu'au moins pour les adjectifs attributifs on peut soutenir qu'ils sont relatifs à une classe de comparaison implicite (tel immeuble est petit *pour un gratte-ciel*). L'A. soutient-il la thèse radicale selon laquelle *tous* les concepts sont vagues et leur référence essentiellement indéterminée ? Il le semble. Tout d'abord il ne fait pas clairement la différence entre vague et indétermination (« chauve » est vague parce que c'est un prédicat sorite, mais « chaise » est indéterminé). Quelquefois on a l'impression qu'il soutient que tous les concepts sont indexicaux (p. 151). Et si *tous* les concepts ont une texture ouverte et ne peuvent pas, tels les prototypes de Rosch, être associés à des définitions, est-ce vrai de « célibataire » ou de « neveu » ? Est-ce vrai, comme il le suggère en faisant allusion à la construction des couples de Wiener-Kuratowski, des concepts mathématiques<sup>1</sup> ?

Benoist déclare qu'à tout concept est associée une norme qui en définit le domaine. Mais cette notion de norme, qui revient pourtant sans cesse, n'est jamais analysée. Il semble qu'il veuille dire que la norme associée au concept est elle-même flexible et « située », essentiellement socialement. Mais alors en quoi est-elle une norme ? Si l'on peut être d'accord pour des concepts comme celui de *restaurant*, où est la norme contextuelle qui régit notre concept de nombre ou celui de cause ? Il nous dit que la norme est souvent fixée par des règles sociales. Entend-il proposer une forme d'externalisme social pour tous les concepts<sup>2</sup> ? Et pourquoi en dépit de son antimentalisme parle-t-il d'une norme *mentale* ? Quoi qu'il en soit, le contextualisme radical est fallacieux, au même titre que la stratégie rhétorique familière de ceux qui s'opposent à toute limitation de la liberté d'expression sous prétexte qu'il est quelquefois difficile de distinguer un discours séditieux d'un discours d'opposition légitime.

Concluant, d'un exemple juridique semblable, que le concept de frontière est nécessairement arbitraire, Benoist en infère qu'analyser nos concepts, c'est du même coup interroger le fond de réalité qu'il y a en eux, et donc (*sic*) faire œuvre politiquement utile (p. 190-195).

1. Je doute fort que la construction de Wiener-Kuratowski dise ce qu'il lui fait dire p. 162-163. D'un côté il admet qu'il ne s'agit que d'un changement d'aspect sur un même concept, de l'autre il soutient que c'est un *autre* concept. Dans un éclair de lucidité, il admet : « Il semble qu'il faudra plutôt raisonner en termes de *changement de concept* ». Bienvenue au club de Susan Carey !

2. Au sens de Tyler Burge peut-être ? Voir « Intellectual Norms and Foundations of Mind », *The Journal of Philosophy*, 83, 12, 1986, p. 697-720. Mais Burge n'a jamais soutenu que c'était vrai de tous les concepts, notamment ceux de la perception, et sa thèse est fort contestée.

Tout ira mieux si on envoie des disciples de Travis faire de l'analyse conceptuelle dans les camps de réfugiés<sup>1</sup>. Mais du fait que différents énoncés d'une même phrase puissent être compris différemment selon les circonstances, ou que différents usages d'un même concept laissent indéterminée sa référence, il ne s'ensuit pas que les énoncés soient systématiquement indéterminés, ni qu'on ne puisse pas porter des jugements vrais ou faux<sup>2</sup>. Qu'on ne puisse pas aisément distinguer la montagne de la vallée ne signifie pas qu'il n'y ait pas de différence entre les deux, et que la frontière entre le quartier noir et le quartier blanc dans une ville soit indécise ne signifie pas qu'il n'y a pas de frontière du tout. Mais s'avisant au passage du risque de subjectivisme que sa thèse lui fait encourir, Benoist finit par mettre à tribord toute et par nous déclarer qu'« il y a des limites à la flexibilité, qui sont celles de l'honnêteté, autrement dit de l'engagement que nous avons au monde » (p. 169). Cela semble vouloir dire : des conventions que nous avons adoptées. Il n'est pas niable que nombre de nos concepts (ceux d'artefacts par exemple) soient conventionnels. Mais cela a-t-il un sens de dire que *tous* le sont ? Tout le livre de Carey atteste le contraire. Elle montre que nos concepts d'espèce naturelle fonctionnent comme l'ont soutenu Kripke et Putnam (et avant eux Locke et Leibniz) sur la base de la supposition qu'il y a des essences causalement responsables de la nature des entités qu'ils désignent, même quand nous ne les connaissons pas. Si les contextualistes avaient raison, cette thèse n'aurait aucun sens. Il ne s'agit évidemment pas de nier le phénomène du vague et de l'indétermination, et sur ce point les contextualistes enfoncent des portes ouvertes. Mais il n'y a aucune raison d'en tirer les conséquences qu'ils en tirent.

La thèse (i) identifie les concepts à des capacités. C'est, nous dit Benoist, l'article de base de l'antireprésentationnisme, ce qui interdit d'associer les concepts à des représentations ou à des symboles mentaux. Mais, outre qu'on cherchera en vain dans ce livre le moindre argument contre la notion de représentation mentale (que la vulgate wittgensteinienne est supposée avoir fournie), on ne nous dit jamais d'où viennent ces capacités : proviennent-elles, comme cela semble

1. Ce n'est pas dire que l'analyse des termes vagues en droit ne soit pas importante (cf T. Endicott, *Vagueness in Law*, Oxford University Press, 2000) mais soutenir que *tout* concept induit un tri, un partage et une discrimination (p. 196) est pousser le bouchon un peu loin.

2. Pour ce genre d'objections aux vues de Travis, cf. notamment J. Stern, Critical Review of *Unshadowed Thought*, *Mind* 112, 448, 2003. On se demande aussi souvent si Benoist ne confond pas tout simplement les concepts *types* et les concepts *tokens*.

suggéré, d'un apprentissage social et pratique ? On nous donne l'exemple de l'antiquaire qui sait reconnaître un fauteuil Louis XV. Mais Benoist croit-il que cet antiquaire se fonde exclusivement sur un savoir faire par opposition à un savoir propositionnel ? Il n'est pas sûr qu'il se soit même posé la question. Dire que les capacités en question sont « recognitionnelles » et « conceptuelles », nous permettant ainsi de reconnaître un  $x$  comme un  $F$ , ne nous avance guère et fleure bon la vertu dormitive. Comment ces capacités peuvent-elles être à la fois générales et particulières ? Si des capacités définies sont associées à chaque concept, comment peuvent-elles se combiner entre elles pour former des concepts composés – comme *pecorino di capra* ? Benoist semble dans ces cas supposer que les limites des concepts ont disparu, en même temps qu'il nous renvoie à un mystérieux réel qui rattraperait le coup en sous main : « Il n'y a pas, c'est l'un de nos résultats majeurs, de concept applicable partout : la nature d'un concept est au contraire ce qui l'ancre dans un certain type de situations ; ce sont l'ensemble des fils par lesquels le concept est toujours déjà rattaché à la réalité » (p. 185). D'où vient l'ancrage en question ? Un concept comme « boche » est-il ancré dans la réalité ? Et « tonk »<sup>1</sup> ? On n'en sait rien, et c'est justement ce qui est en question dans toute théorie des concepts.

La réponse devrait en partie venir de la thèse (iii), que Benoist entend partager avec McDowell (p. 102)<sup>2</sup>. Il nous avertit pourtant que l'opposition entre la thèse selon laquelle le contenu de la perception est conceptuel et celle selon laquelle ce contenu est non conceptuel repose sur une « grossière subreption consistant à [...] poser à l'expérience des questions qu'il n'y a pas à lui poser » (p. 86). Mais on ne saura pas en quoi il n'y a pas lieu de poser ces questions. La difficulté vient en partie du fait que semble désigné par « non conceptuel » non pas un certain type de contenu, mais ce qui, dans la réalité, est supposé échapper au concept, parce qu'ineffable ou impensable (ch. II). Or ce sens n'a rien à voir avec celui dans lequel des auteurs comme Evans ou Peacocke, par exemple, disent que le contenu de la perception est non conceptuel<sup>3</sup>. Le seul argument que nous donne Benoist pour défendre le conceptualisme quant au contenu de la perception est son expérience du sorbet *mela e cannella* de la *gelateria*

1. Cf. A. N. Prior, « The Roundabout inference ticket », *Analysis*, 21, 1960, et l'immense littérature qui le commente.

2. J. McDowell, *Mind and World*, Harvard, 1994, tr. fr. Paris, Vrin, 2008.

3. Les choses sont encore compliquées par le fait qu'il a l'air de croire (p. 86) que les défenseurs de cette thèse sont prêts à associer des émotions à ces contenus, ce qui n'a jamais été le cas.

de la *via dei Gracchi* qui « expose l'essence de la pomme, avec une spectaculaire exemplarité dans la particularité même de ce donné ». Les sorbets en question sont « des concepts vivants ou concrets » qui nous donnent la mandarine « dans son exemplarité » (p. 90) et contiennent selon lui « une norme de la particularité » (p. 92). J'ai toujours eu envie de manger une norme. On voit mal en quoi cette expérience – caractérisée comme « l'amorce d'un concept » – peut être une expérience conceptuelle. Selon McDowell, nos jugements démonstratifs du type « ce goût » sont des actualisations de capacités conceptuelles. Je n'ai, pour ma part, jamais compris en quoi celles-ci consistent, et les extases sorbetières de notre auteur ne m'aident guère plus. La plupart des objections à la thèse conceptualiste de McDowell reviennent à dire qu'elle est non seulement phénoménologiquement peu plausible, mais que les pensées indexicales en question ne satisfont pas aux conditions usuelles de conceptualité (pouvoir figurer dans des jugements, être réidentifiables, se prêter à des inférences, etc.)<sup>1</sup>. Je n'ai pas vu que Benoist les prenne en quoi que ce soit en compte.

L'un des démons qu'entend exorciser ce double philosophique de Buffy (p. 179) semble être la question même de savoir comment les concepts peuvent s'appliquer au réel. C'est une erreur, typique de la philosophie traditionnelle (dans laquelle il faut apparemment ranger la philosophie analytique non travisée), selon lui, de poser les concepts à distance de la réalité pour ensuite se demander ce qui peut combler le fossé entre eux et les choses. En fait, nous explique-t-il, notre pensée est *déjà* en contact avec la réalité, avant même que nous puissions nous poser la question de savoir comment elle l'est. « Le réel dont nous faisons partie n'est assurément rien que nous ayons à saisir pour être en contact avec lui : nous sommes de toute façon dans ce contact » (p. 44). L'« harmonie » wittgensteinienne entre la pensée et la réalité est supposée prendre cela en charge (p. 72), à moins que ce ne soit l'identité de la pensée du réel au sens des hégéliens de Pittsburgh<sup>2</sup>. Selon Benoist, il n'est pas nécessaire de se demander comment on « accède » à la réalité, ni comment les concepts peuvent avoir une référence et encore moins un sens qui pourrait la déterminer. De fait, s'il est un terme que, dans ce livre

1. Voir par exemple Dokic et E. Pacherie, « Shades and Concepts », *Analysis*, 61.3, 2001, p. 193-202.

2. Plusieurs ont vu dans les doctrines de John McDowell une nouvelle forme d'idéalisme absolu. Cf. mon essai « L'espace des raisons est-il sans limites ? », in *Un siècle de philosophie*, Paris, Gallimard, 2000, p. 231-276.

si désinvolte, on ne trouve aucune trace, c'est celui de *propriété*. Se demander quelle est la relation des concepts aux propriétés et aux choses, c'est l'illusion suprême, celle de la métaphysique, qu'il convient, bien entendu, de dépasser. Du coup, on peut se demander si, dans ce souci, Benoist a vraiment rompu avec le heideggerianisme qu'il nous dit avoir abandonné pour se faire philosophe analytique. À moins que l'harmonie entre la pensée et la réalité et la « philosophie contextualiste de l'esprit » que Benoist appelle de ses vœux ne soit qu'une autre manière de retrouver ce que Bergson appelait les « concepts fluides » et l'intuition toujours au contact direct du réel. « Ce qu'il faut accepter, c'est cette évidence : que nous puissions *toucher la réalité elle-même*, que nous le fassions toujours, qu'elle nous ait touchés avant même que nous y pensions » (p. 132). Il n'est pas du tout certain que ce soi-disant « réalisme » ne soit pas le dernier avatar du vieil idéalisme spiritualiste français dont Ribot disait prophétiquement en 1877 « qu'il restera probablement pendant longtemps le fondement de l'instruction publique et la philosophie des gens du monde ».

Pascal ENGEL  
Université de Genève  
pascal.engel@unige.ch